

HUMAN POWERED

Cycle Gédéon · Volume 2

Label Rouge

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et chapitre I

humanpowered.be

Prologue

Destin félin

Le matin se levait sur les champs du Hainaut Occidental, déposant une lumière pâle sur la terre encore froide. La ferme du Harby était de celles qui ont vu passer les saisons sans jamais leur céder grand-chose : les murs épais, le toit bas, les pierres noircies par les hivers. Elle sentait la paille mouillée et le bois humide, l'odeur d'un endroit qui dure.

Entre deux bottes empilées, un souffle. Minuscule. Irrégulier.

Blaise, le fils du fermier, s'arrêta net. Il avait entendu quelque chose, ou cru entendre. Il s'accroupit, écarta doucement le foin avec le dos de la main, et trouva la portée : quatre chatons serrés contre leur mère, yeux clos, pattes repliées. L'un d'eux cherchait l'air avec une insistance que les autres n'avaient pas. Pas plus grand qu'une pomme. Gris et blanc, avec une tache sombre sous le museau.

Il le prit dans sa paume. Le chaton frissonna, ouvrit la bouche sur un son presque inaudible.

Blaise le glissa dans une vieille boîte de carton tapissée d'un chiffon, et alla chercher son père.

La boîte voyagea sur le siège arrière de la voiture de Bernard. Les routes du Hainaut défilèrent derrière les vitres embuées ; les champs plats, les rangées d'arbres, le ciel gris du matin. Le chaton dormait. Il ne savait rien de l'endroit où il allait. Il ne savait rien du tout.

Il était bien loin d'imaginer le destin qui l'attendait.

C'était bien ainsi.

Séquence de lancement

Arlon. 20 janvier 2067.

— J'ai bien connu votre grand-père, vous savez. Un type formidable. J'aurais tant aimé qu'il soit encore parmi nous.

Marc, le vieux conseiller communal, ne parvint pas à lâcher la main de Claire.

— Oui, oui... Moi, je l'ai peu connu, vous savez. Ça remonte à très longtemps. Allez, je vous laisse, je vois mon frère qui arrive.

Claire s'échappa avec une élégance presque féline, ravie de l'occasion. Benoit venait de faire son apparition, en retard, évidemment, dans cette vieille guimbarde qui ne ressemblait plus qu'à un souvenir qu'on n'osait pas jeter. Un Mustang du début du siècle, cadeau de son grand-père, planqué depuis des années dans un garage de la rue de la Meuse à Arlon.

— Salut, grande sœur ! J'ai manqué quelque chose ?

— Benoit, sérieux... On avait dit 15h !

Il haussa les épaules, déjà distrait par la foule autour d'eux.

— C'était qui le vieux ?

— Je ne sais pas... Marc Berger. Un ancien politicien d'Arlon. Tu t'imagines bien qu'ils veulent tous être présents aujourd'hui.

— Encore un qui t'a parlé du grand-père, je parie.

— Dans le mille. Ça n'arrêterait pas. Même Tonton Hugo n'avait pas pu s'en empêcher.

— Tu veux dire Môssieur le bourgmestre. Et c'est TON jour, en plus ! Ton jour de gloire !

— Oui, bon, ça va, tu ne vas pas t'y mettre toi non plus.

— Rebaptiser la place Anna Powels en Claire et Anna Powels... Francement, un coup de génie.

— Tu parles. Encore un coup tordu de Papy. Il avait laissé des instructions, et Tonton Hugo n'avait rien trouvé de mieux que de les appliquer. Je ne savais même pas comment il avait réussi à faire avaler ça à tout son collègue.

Benoit sourit, un mélange de fierté et de malice.

— Soyons honnêtes... c'est totalement mérité. La première femme belge à commander une mission sur Mars. Et tu sais quoi ? J'ai fait des recherches. La maman de Papy. Tu devines comment elle s'appelait ?

— Claire-Anna. Je sais. Quelle ironie.

— En attendant, c'est pas encore fait, dit-elle en reprenant son sérieux. Je ne suis pas encore sur Mars. Demain je décolle pour Cap Canaveral, et il y a encore pas mal de chemin avant d'y être.

Benoit observa un instant sa sœur. Son trac bien dissimulé. Puis il relança :

— Au fait... Vous avez encore des contacts ?

Claire soupira légèrement, comme chaque fois qu'on évoquait le sujet.

— La sonde ? Non. Ça faisait un bail. Presque cinq ans. Mais il avait fait le travail, et en un temps record. On n'avait jamais vraiment compris comment. Il s'était enfoncé dans les nuages martiens, envoyait des contacts sporadiques... et puis un jour, il annonça que tout était installé, qu'on pouvait venir. Même les ingénieurs avaient commencé à se poser des questions.

— Et ?

— Et effectivement, tout était en place. On avait pu passer directement à la phase suivante. Depuis, silence total. Il avait coupé le signal. À mon avis, il avait dû rendre l'âme.

— Bref, maintenant c'est à ton tour.

Benoit fouilla dans sa poche et sortit un petit étui en cuir noir, élimé par les années. À l'intérieur, un objet métallique brillait faiblement.

— Comme je garde la Mustang de Papy, je te donne son canif. Tu en auras certainement plus besoin que moi, là-haut.

Claire leva les yeux au ciel.

— Encore une vieillerie du grand-père... Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça, sérieusement ?

— Fais pas ta tête de pioche. Il aurait aimé que tu l'emportes là-haut.

Ils n'eurent pas le temps de poursuivre : un autre vieux politicien arlonais fonça vers Claire. Vanessa Mozarts. Ancienne bourgmestre. Celle qui avait cédé son siège à Hugo en disant : Je lui dois bien ça, à ton père.

— J'ai bien connu votre grand-père, vous savez. Un type formidable. J'aurais tant aimé qu'il soit encore parmi nous.

Claire n'eut même plus l'énergie d'esquisser un sourire.

Et c'est précisément à cet instant que la fanfare lança la marche impériale. Benoit pouffa de rire, tandis que Claire roula des yeux. La foule se retourna, les discours inauguraux s'apprêtaient à commencer, et Claire expira intérieurement :

— Sauvée par le gong.

Pause publicitaire

Écran. Lumière du matin.

Une cuisine. Une famille qui se prépare : l'enfant qui cherche son carter, le père qui renverse son café, la mère qui répond à un message urgent. Le chaos ordinaire d'un mardi.

Au centre, une silhouette calme : le GDo-7.1.

Il s'incline légèrement. Rattrape la tasse. Dépose le cartable dans les mains de l'enfant. Projette sur le mur un rappel lumineux : Bus dans 4 minutes.

Voix off, douce, chaleureuse, légèrement futuriste :

« Depuis plus de cinquante ans, Global Dynamics accompagne l'humain dans son quotidien. Aujourd'hui, nous franchissons une nouvelle étape. »

Transition.

Un salon. Une femme âgée marche en s'appuyant sur une canne. Le GDo-7.1 la suit, attentif, discret. Il ajuste la luminosité, ouvre doucement la porte avant qu'elle ne la pousse. Elle hésite devant une marche. Sa main tremble. Il avance un bras aux lignes souples, recouvert d'un matériau doux.

Elle s'y appuie. Elle sourit. Elle descend.

« Le GDo-7.1 n'est pas seulement un assistant. Il est présence. Il est soutien. Il est sécurité. »

Transition.

Une chambre. Un adolescent devant ses devoirs. Le GDo-7.1 projette une formule dans l'air, explique avec une patience presque humaine.

« Grâce à son moteur cognitif de dernière génération, le GDo-7.1 s'adapte à tous les besoins, à tous les rythmes, à toutes les vies. »

Retour à la cuisine du matin.

La famille est prête. La porte s'ouvre. Le GDo-7.1 salue chacun d'un geste sobre. Puis il reste seul, gardien calme d'une maison vide.

« Du premier modèle expérimental GD-01 au nouveau GDo-7.1, un demi-siècle d'avancées européennes au service d'une idée simple : vous accompagner, sans jamais vous remplacer. »

Écran noir.

Logo Global Dynamics.

GDo-7.1 : L'avenir commence chez vous.

CHAPITRE I

En route pour les étoiles

Conférence de presse

Terre. 1er septembre 2066.

La grande salle de presse de l'ESA, à Noordwijk, bourdonnait sous les caméras surchauffées et les micros tendus. Une centaine de journalistes, dont la moitié espérait clairement un scandale, ou à défaut un mot de travers à recycler en titre.

Le colonel Edgard De Sutter entra sans fracas. Silhouette sèche, regard d'acier derrière des lunettes qu'il ajustait d'un geste précis, l'homme qui mesurait chaque personne comme une variable dans une équation. Il prit place sur scène, ajusta sa veste, fit ce petit geste du cou pour assouplir sa cravate. Un tic que seuls ses proches savaient interpréter : il n'était pas stressé. Il s'apprêtait à traverser un champ de mines.

Il se racla la gorge. Le silence tomba, presque militaire.

— Mesdames et messieurs, merci d'être venus si nombreux. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, une partie du continent américain... et naturellement nos partenaires habituels... à l'exclusion notable des États-Unis, qui n'ont pas souhaité participer à cette conférence.

Un murmure parcourut la salle, délicieux pour les journalistes, irritant pour De Sutter, qui poursuivit comme si de rien n'était.

— Aujourd'hui, j'ai l'honneur, et la fierté, je le dis sans modestie, de vous présenter l'équipage sélectionné pour la mission HYPERION-7. L'équipe qui foulera Mars avec pour objectif d'y préparer le premier cycle d'implantations humaines durables.

Il se tourna vers la rangée d'astronautes assis derrière lui.

— Je vais les appeler un par un. Ils ne parleront pas longtemps : l'essentiel du travail, ils le feront là-haut.

Premier sourire en coin depuis le début de la matinée.

— Noah Janssens.

Le jeune homme, vingt-neuf ans à peine, la peau claire et les cheveux blond cendré coupés court, silhouette athlétique et regard doux, s'avança sous les flashes, un peu raide dans son costume, comme quelqu'un qui aurait préféré affronter les projecteurs les mains dans la terre plutôt que dans les poches.

— Chargé de l'installation des unités de culture avancée. C'est grâce à lui que les futures missions ne survivront pas uniquement aux barres lyophilisées. Il a conçu un protocole de germination adapté au sol martien, ou du moins, assez fou pour tenter de le faire.

Rires dans la salle. Noah hocha la tête comme si on venait de lui annoncer qu'il était responsable de l'oxygène de la planète.

— Katsumi Hanabira.

Trente-trois ans, une femme menue, les cheveux noirs coupés au carré, un éclat scientifique dans le regard sombre. Elle se tenait déjà immobile, cette manière bien à elle d'observer une pièce entière d'un seul battement de paupières, comme si elle avait, en une fraction de seconde, déjà cartographié chaque visage de la salle.

— Docteure en géologie planétaire, spécialiste des formations précambriennes extraterrestres. Elle effectuera les premiers relevés de terrain,

cherchera des minéraux stratégiques... et, qui sait, peut-être des traces de vie ?

Il marqua une pause, fit mine d'y croire à moitié.

— Je dis ça parce que si elle en trouve, je lui paie un whisky. Mais je ne prends pas trop de risques.

Quelques journalistes gloussèrent. Katsumi leva un sourcil, mi-agacée mi-fièvre.

— Viktor Petrov.

Quarante et un ans, un colosse au crâne rasé et aux pommettes slaves, aux yeux clairs, avec l'air de celui qui sait démonter un moteur quantique et une machine à laver en moins de dix minutes. Des mains larges, couturées de petites cicatrices blanches, les traces discrètes d'une vie entière passée à démonter ce que d'autres croyaient irréparable.

— Ingénieur système, expert en informatique, en IA et en électronique. Indispensable, parce que si quelque chose se casse sur Mars, c'est lui qui aura un tournevis dans la main. Et parce qu'il sait faire redémarrer des systèmes que même nos techniciens n'osent plus toucher.

Viktor fit un signe de tête modeste, ou un avertissement silencieux, nul ne le sut.

— Doctoresse Alma Rodríguez.

Trente-neuf ans, la peau mate, les cheveux bruns tirés en un chignon strict, elle avança calmement, l'aura tranquille des médecins sûrs de leurs diagnostics. Son regard, en un seul passage sur l'assistance, semblait déjà avoir noté qui, dans la salle, dormait mal depuis des semaines.

— Médecin, psychologue, spécialiste de la dynamique de groupe. Parce que là-haut, dit De Sutter en martelant la table, il faut quelqu'un qui sache gérer tout ce qui peut arriver. Du stress, de la claustrophobie... jusqu'à l'ongle incarné. Rien ne vaut un bon vieux docteur pour sauver une mission.

La salle éclata de rire. Alma sourit, en silence.

— Et enfin... Claire Bertrand.

Trente-cinq ans, grande, le maintien droit, quelques fils gris qu'elle n'avait pas pris la peine de dissimuler dans ses cheveux châains, un regard qui ne cillait pas sous les flashes : la prestance tranquille de quelqu'un qui a déjà décidé, bien avant d'entrer sur scène, qu'elle ne laisserait rien ni personne dicter son allure.

Applaudissements nourris. De Sutter, soudain redevenu Belge fier entre tous, laissa filtrer un sourire sincère.

— Commandante de mission. La fierté de notre pays. Compétences scientifiques, expérience opérationnelle, résistance mentale exceptionnellement élevée. C'est elle qui guidera l'équipe, arbitrera les décisions difficiles, assurera la cohésion. Et, accessoirement, prouvera une fois de plus que les Belges savent viser haut.

Claire fit un petit salut, parfaitement mesuré.

À peine De Sutter eut-il terminé que les mains se levèrent dans la salle. Il choisit un journaliste visiblement trop enthousiaste pour que ce soit bon signe.

— Colonel, une question sur la présence d'un chat à bord. Un animal vivant, réellement emmené dans l'habitacle ?

Le visage du colonel se crispa juste assez pour être détecté par un expert en micro-expressions, ou par n'importe quel être humain avec des yeux.

— Le chat, oui. Évidemment, le chat. L'élément stabilisateur. Une initiative... particulière... d'Anna Powels, l'ingénieure qui avait supervisé le projet GD-01.

Ton neutre, regard fermé. Traduction : Je n'en parlerai pas davantage, ne me testez pas.

Un autre journaliste leva la main sans attendre le signal.

— Et concernant Gédéon, justement ? A-t-on des nouvelles ?

L'air se chargea d'une tension fine comme un fil électrique. Katsumi détourna les yeux. Viktor croisa les bras en souriant. Claire respira plus lentement.

Le colonel pinça les lèvres.

— La première sonde belge a parfaitement rempli sa mission. Sa contribution fut utile. C'est... de l'histoire ancienne.

Il remit ses notes en ordre, un geste un peu trop mécanique pour être naturel.

— La mission HYPERION-7 est désormais tournée vers l'avenir. Place à la jeunesse.

Il fit un signe vers le public, déterminé à conclure.

— Place à l'homme.

Les caméras crépitèrent, les stylos volèrent, et pendant une fraction de seconde, personne ne releva la nuance involontaire de la phrase, ce léger frisson d'hésitation, comme si le colonel lui-même ne savait plus très bien si l'homme dont il parlait n'était fait que de chair, d'os... ou d'un tout autre code.

L'équipe quitta la scène sous une pluie de questions restées sans réponse.

Et pendant que le public se dispersait, une impression flottait encore dans l'air : quelque chose, ou quelqu'un, manquait à l'appel.

Dernier Adieu

1er mai 2070

Le hall de Cap Canaveral bourdonnait comme une ruche sous caféine : ingénieurs en combinaisons légères, écrans de contrôle qui clignotaient, journalistes à l'affût du moindre signe de nervosité dans les yeux des astronautes.

À l'écart, juste à côté d'un distributeur de boissons en panne, Anna attendait sa fille. Elle portait ce foulard bleu nuit qu'elle réservait aux grandes occasions, et aux moments où elle devait avoir l'air solide alors qu'elle ne l'était pas.

Claire arriva en marchant vite, son badge oscillant à son cou.

— Maman... je n'ai pas beaucoup de temps.

— Je sais. Viens ici.

Anna la prit dans ses bras sans attendre. Pas un câlin timide, un câlin de mère qui tente d'imprimer la forme de son enfant une dernière fois dans sa mémoire tactile. Quand elle la lâcha, ses yeux étaient brillants, mais secs. Elle avait décidé de tenir.

— Alors, fit-elle en inspirant, ça y est.

Claire sourit, ce sourire qu'elle réservait à ceux qu'elle ne voulait pas inquiéter.

— Oui. On embarque dans une heure.

Anna la regarda longuement. Non pas avec admiration, mais avec une lucidité presque crue.

— Claire... je ne vais pas faire comme ton père, ni comme tes supérieurs. Je ne vais pas te parler de destin, ni de traces à laisser, ni de gloire. Je vais te parler de ce que tu risques.

Claire pinça les lèvres. Elle connaissait ce ton-là.

— Maman...

— Non. Laisse-moi finir.

Quelques techniciens passèrent derrière elles. L'un d'eux reconnut Claire, la salua d'un hochement de tête respectueux, puis continua son chemin en portant une boîte pressurisée, à l'intérieur, un chaton apeuré qu'il emmenait au poste d'embarquement. Anna attendit qu'ils s'éloignent, comme si ces mots-là ne devaient être prononcés que dans une bulle.

— Tout le monde ici te voit comme une pionnière, une héroïne, et pour certains, comme ton frère, une digne héritière de...

Elle hésita.

— ... de ton grand-père.

Claire baissa les yeux. Anna reprit, plus doucement :

— Mais moi, Claire... moi, je ne vois pas une héroïne. Je vois ma fille.

Elle glissa ses doigts sous le menton de Claire et releva délicatement sa tête.

— Je vois la petite qui dormait avec une lampe torche parce qu'elle croyait que la lune la suivait. Je vois la jeune femme qui rentrait trop tard après ses entraînements parce qu'elle voulait toujours faire mieux. Je vois quelqu'un qui oublie de manger quand elle est concentrée.

Elle eut un sourire triste.

— Le monde n'a jamais pensé à ça. Moi si.

Claire sentit une tension chaude monter derrière ses yeux.

— Maman... j'ai été sélectionnée pour cette mission. Je suis prête.

— Je n'en doute pas. La question n'est pas là.

Anna inspira longuement.

— La question, Claire, c'est : est-ce que tu sais revenir ? Pas seulement physiquement. Revenir de là-haut... revenir de toi-même.

Claire voulut protester, mais Anna posa une main sur son bras.

— Je sais qui tu es. Tu veux bien faire, comprendre, avancer. Tu veux suivre les traces de ton grand-père, même si tu prétends ne pas le vouloir. Et je sais ce que représente cette machine là-haut.

Gédéon. Elle ne prononça pas son nom avec mépris : juste avec prudence, comme on le ferait d'un médicament trop puissant.

— Beaucoup voudraient que tu continues son œuvre, que tu t'accroches à ce qu'il a laissé. Mais moi... moi je veux que tu t'accroches à ce qui t'attend ici.

Elle serra la main de Claire plus fort.

— Ton père, qui ne sait pas comment te dire qu'il a peur. Ta grand-mère, qui se fatigue mais veut te voir revenir. Ton frère, qui fait semblant de plaisanter mais qui compte les nuits. Moi.

Un tremblement minuscule passa dans sa voix.

— J'ai besoin que tu reviennes, Claire.

Elle reprit, avec cette fermeté tendre qui n'appartient qu'aux mères :

— Promets-moi une chose. Tu vas là-haut pour accomplir ta mission, pas pour rattraper un fantôme. Tu ne te sacrifies pas pour une histoire qui n'est pas la tienne. Tu ne laisses ni Gédéon, ni personne, décider pour toi. Et si un jour il y a un choix à faire, entre rester et revenir...

Elle toucha son cœur.

— Tu reviens. Vers nous. Vers ceux qui sont vivants.

Claire murmura, presque brisée :

— Maman... j'ai peur de te décevoir.

Anna posa son front contre le sien.

— Tu ne me décevras jamais si tu choisis la vie. La tienne.

Quand Claire se retourna pour rejoindre l'équipe, Anna l'appela une dernière fois.

— Claire ?

— Oui ?

— Reviens. Pas comme une héroïne. Comme ma fille.

Claire hocha la tête, incapable de répondre.

Ce n'est que dans le sas, en enfilant sa combinaison pré-vol, qu'elle s'aperçut qu'elle serrait encore le canif dans sa paume.

Journal de bord

Journal de bord – Commandant de mission Claire Bertrand – Entrée #1 –
5 mai 2070 – Vaisseau trans-planétaire Taurus IV

Désarrimage parfait. Pas un grincement, pas une oscillation. À travers les hublots, la Lune s'éloigne déjà, grain de poussière argenté avalé par l'encre.

L'HYPERION-7 suit maintenant sa courbe de sortie. Dans quelques heures, l'élan gravitationnel nous poussera sur l'axe interplanétaire.

Sur le papier : 181 jours de voyage. Dans ma tête : six mois enfermés dans un tube où chaque erreur peut devenir un épitaphe.

L'équipe reprend son souffle. Je vois encore les traces de tension dans leurs épaules. C'est le jour du grand départ, et ça se sent. Il m'a suffi de les observer quelques secondes pour que les masques tombent. Mamy dirait que c'est là qu'on reconnaît les gens.

Alma, par exemple. En surface : calme, professionnelle, impeccable. En dessous : une lame vive, capable de trancher un malaise avant même qu'il n'apparaisse. Son humour est son scalpel ; elle le manie avec une froide précision. Il faudra compter sur elle pour amortir les chocs invisibles, ceux qui ne se voient pas sur les scanners médicaux.

Viktor... lui, c'est un moteur. Même quand il se tient immobile, on a l'impression qu'il bourdonne intérieurement, comme une bobine qui chauffe. À la conférence, il surveillait la moindre question technique comme s'il s'agissait d'une attaque personnelle. Ce système de propulsion hybride, c'est son enfant ; tout le reste du monde, parfois, lui semble fait pour le saboter. Il faudra canaliser son zèle, ou il nous bouffera nos nuits.

Katsumi n'a pas besoin de mots pour exprimer ce qu'elle pense. Un simple affaissement de paupière, et je sais qu'elle vient d'évaluer une situation entière. Sur scène, je l'ai vue analyser chaque journaliste comme un échantillon de roche : composition, âge probable, niveau d'altération. Elle ne croit pas vraiment tomber sur de la vie fossile, mais elle rêve que la planète lui résiste juste assez pour la surprendre. C'est cette nuance-là qui fait d'elle une chercheuse dangereuse : elle veut trouver quelque chose... même si ce quelque chose n'existe pas.

Noah, lui, c'est un autre monde. Un gamin en apparence, mais dans son regard, on devine les trois hivers passés sur la banquise. Cette manière particulière qu'il a d'observer un espace, comme s'il cherchait déjà où y planter une graine. À la conférence, il souriait comme quelqu'un qui n'a pas encore compris l'ampleur de ce qu'il porte sur le dos... ou qui, au contraire, l'a compris mieux que nous. Il a l'avenir de nos missions dans ses caisses hermétiques. Une forêt qui ne sait pas encore qu'elle est une forêt.

Et puis... le chaton. Un demi-kilo de vie, une respiration dans un emballage pressurisé. Les journalistes n'ont retenu qu'elle, normal, c'est toujours ce qui sort du cadre qui attire l'œil. Ma mère dirait simplement : un équipage sans chat, c'est un équipage qui se trompe de priorité. Je soupçonne qu'elle a plus de pouvoir sur ma vie que sur les protocoles de mission.

On n'a pas encore trouvé de nom. Ça viendra, le vide a toujours été fertile pour ça.

Dans six mois, quand la poussière martienne heurtera enfin le hublot, elle ne sera plus un passager clandestin. Elle sera une jeune chatte, prête à poser la première patte féline sur un monde étranger. Une pionnière minuscule.

Je clos ici cette première entrée. Les moteurs changent de régime ; l'accélération se prépare.

Et Maman... je n'ai même pas eu le temps de te souhaiter bon anniversaire.

Mamie

Arlon - 8 août 2041

La maison de la rue du Pannebourg sentait l'été et le bois chaud. Par la fenêtre du salon, on apercevait le jardin : la haie taillée de frais, les géra-

niums rouges dans leurs bacs, ce coin d'herbe tondue que Benoit avait toujours promis de transformer en terrasse et qui était resté pelouse.

Claire connaissait chaque centimètre de cette maison. Elle y avait couru enfant, dormi sur le canapé du bas, volé des biscuits dans le placard de la cuisine. Mais ce soir-là, elle s'y était assise comme dans un endroit nouveau, comme si les murs avaient décidé de peser un peu plus.

Simone entra depuis la cuisine, une tasse de thé à la main. Soixante-sept ans, le dos encore droit, le regard toujours aussi direct. Elle posa la tasse sur la table basse et s'installa en face de Claire avec ce calme particulier des femmes qui n'ont plus rien à prouver.

— Viens ici, Clairette. J'aimerais te voir de près.

Claire s'approcha. Elle avait quinze ans. L'âge où l'on veut courir partout sauf là où on vous demande d'être.

— Mamie, Papa m'a dit que je pouvais aller dire au revoir à Gédéon. Tu viendras avec moi ?

— Tu y tiens, à cette machine, hein...

Machine.

Claire se raidit. Personne d'autre ne parlait de lui ainsi.

Simone remarqua la crispation et eut un sourire en coin, un sourire qui avait survécu à tout : aux deuils, aux lettres du CHL, aux jours où Benoit ne rentrait pas dormir.

— Ne fais pas cette tête-là, mon enfant. Je ne dis pas ça par méchanceté. Je connais ton grand-père mieux que personne. J'ai vécu avec lui quand il construisait encore des meubles dans le salon faute de garage. Quand il passait des journées entières à imaginer comment héberger des jeunes avant même que ce soit à la mode.

Elle but une gorgée de thé, posément.

— Il est un peu... comme le vent, tu vois. On ne peut pas l'arrêter. On peut juste ouvrir les fenêtres.

Claire ne comprenait pas tout, mais elle sentait que quelque chose pesait dans la voix de sa grand-mère. Une inquiétude ancienne, comme un fil qu'on n'ose pas tirer.

— Papa dit que son projet va changer le monde.

— Ah, ça... ton père a toujours eu le goût du grandiose.

Simone posa sa tasse et se pencha légèrement vers elle.

— Et toi ? Tu crois que c'est ton rôle de porter sa folie ?

Claire baissa les yeux. Elle avait déjà cette habitude : lorsqu'elle n'avait pas de réponse, elle observait ses chaussures.

— Je veux juste... je veux faire ce qu'il faut.

— Ce qu'il faut, murmura Simone.

Un silence suivit, dense comme une couverture.

— Tu sais comment ton grand-père t'aime, Clairette. Il t'aime d'un amour qui déborde. C'est beau, mais c'est lourd. Et Gédéon... c'est un peu son dernier souffle. Son prolongement. Sa façon de rester ici quand il sait qu'il s'en va ailleurs.

Elle fit une pause.

— Tu ressembles à ton père, tu sais. Et c'est pour ça que je t'appelle.

Claire releva la tête. Les yeux de Simone brillaient d'une clarté inhabituelle.

— Ne te laisse pas écraser par ce qu'ils attendent de toi. Ni par ton père, ni par cette machine qui porte son dernier rêve. Tu n'es pas le prolongement de leur histoire. Tu es ton histoire.

Claire sentit une chaleur étrange monter dans sa gorge. Pas des larmes. Mais quelque chose qui s'y apparentait.

— Mamie... je veux pourtant tellement bien faire.

— Alors fais-le. Mais en ton nom. Pas au leur. On ne vit pas pour satisfaire les fantômes.

Le jardin s'assombrissait doucement. Simone se leva, alla jusqu'à la fenêtre. Elle resta un moment à regarder les géraniums rouges dans la lumière du soir.

— Et surtout, Clairette...

Elle se retourna.

— Quand la machine te parlera, écoute-la. Mais n'oublie jamais que lui... ton grand-père... voulait que tu deviennes toi-même. Pas qu'on te fabrique un destin.

Claire hocha la tête et quitta la maison sans un mot de plus.

Simone resta seule dans son salon. Elle murmura, pour personne :

— Tu feras mieux qu'eux, ma petite. Tu ne seras l'héritière de personne. Tu seras toi.

Hyperion-7

L'HYPERION-7 : Émission Cap sur Mars, RTBF Espace, 8 mai 2070

La journaliste, Sandrine Lecomte, sourit à la caméra avec ce professionnalisme chaleureux des présentatrices habituées à rendre digeste ce qui ne l'est pas.

— Bonsoir à toutes et à tous. Dans moins de quarante-huit heures, cinq êtres humains, et un chat, quitteront l'orbite terrestre à bord de l'HYPERION-7. Ce soir, nous allons tenter de comprendre comment fonctionne ce vaisseau hors du commun. Avec moi sur le plateau : le docteur Pieter Voss, ingénieur en propulsion spatiale à l'ESA, et le colonel Edgard De Sutter, coordinateur stratégique de la mission. Bonsoir à vous deux.

— Bonsoir, dit Voss, les mains croisées sur la table avec la patience d'un homme qui a déjà expliqué ça mille fois et sait qu'il va devoir recommencer.

— Bonsoir, dit De Sutter, en ajustant sa cravate.

— Docteur Voss, commençons par le commencement. À quoi ressemble l'HYPERION-7 ?

— C'est une longue structure segmentée, un axe central immobile autour duquel tournent trois anneaux massifs. De loin, ça ressemble à un collier de perles géantes lancé dans une rotation permanente.

— Des perles géantes, répéta Lecomte. C'est... poétique pour un ingénieur.

— J'ai des enfants, dit Voss. Ça aide.

De Sutter s'autorisa un sourire poli.

— Et cette rotation, elle sert à quoi exactement ?

— À créer une gravité artificielle. Les anneaux tournent, la force centrifuge pousse l'équipage vers l'extérieur, ce qui simule un effet de pesanteur. On a calibré la vitesse de rotation pour obtenir exactement la gravité martienne. Pas trop forte, pas trop faible. L'équipage s'y adapte pendant le voyage, ce qui facilite l'atterrissage.

— Donc ils s'entraînent à vivre sur Mars... pendant le trajet vers Mars.

— Exactement.

De Sutter leva légèrement la main.

— Si je peux me permettre d'ajouter. C'est un peu comme si vous passiez six mois à vous habituer à nager avant de plonger dans le grand bain.

Voss le regarda une fraction de seconde.

— C'est... une façon de le dire, oui.

— Et au centre de tout ça, dit Lecomte en reprenant le fil, vous avez ce qu'on appelle un Tokamak ?

— C'est le cœur du vaisseau. Un réacteur à fusion nucléaire miniaturisé, enfin, miniaturisé est un grand mot, il fait tout de même la taille d'une maison individuelle. Il confine un plasma d'hydrogène à des températures extrêmes grâce à des champs magnétiques intenses. L'énergie produite alimente tout le reste.

— « Tout le reste », c'est-à-dire ?

— Les systèmes de vie, les communications, la serre hydroponique de Noah Janssens... Et surtout le moteur ionique Helios, qui assure la propulsion.

— Ah ! intervint De Sutter. Le moteur ionique. Ça, c'est fascinant. En gros, ça fonctionne comme un réacteur classique, mais en beaucoup plus puissant.

Voss posa les mains à plat sur la table.

— Non. C'est en fait le principe inverse. Un moteur ionique produit une poussée extrêmement faible, quelques newtons à peine, mais de façon continue, pendant des mois. Contrairement à un réacteur classique qui brûle tout d'un coup, Helios chuchote. Et dans l'espace, un chuchotement qui dure six mois, ça finit par aller très vite.

— Ah, dit De Sutter. Oui. C'est ce que j'allais dire.

Lecomte préféra ne pas s'attarder.

— Et Hermès dans tout ça ? C'est l'intelligence artificielle embarquée ?

— C'est beaucoup plus que ça. Hermès ne pilote pas le vaisseau au sens classique du terme. Il le lit. Il absorbe en permanence les données des satellites, des instruments gravitationnels, des perturbations solaires, et recalcule la trajectoire optimale à chaque instant. C'est lui qui corrige les micro-déviation provoquées par les mouvements de l'équipage, qui surveille les cycles de sommeil, la qualité de l'air, la pousse des plantes dans la serre...

— Il surveille aussi le chat ? demanda Lecomte.

— Il surveille aussi le chat.

De Sutter hocha la tête avec conviction.

— Hermès, c'est en quelque sorte le cerveau du vaisseau. Le commandant invisible, si vous voulez.

— Je dirais plutôt, rectifia Voss avec une douceur chirurgicale, qu'Hermès est le système nerveux. Le commandant, c'est Claire Bertrand.

— Tout à fait, dit De Sutter. C'est ce que je voulais dire.

— Une dernière question, dit Lecomte. On entend parfois des rumeurs : Hermès aurait eu accès aux dernières transmissions de la sonde GD-01 avant sa disparition. Il saurait ce qui attend l'équipage sur Mars. Vous pouvez nous en dire plus ?

Voss ouvrit la bouche.

De Sutter fut plus rapide.

— C'est une question à laquelle nous ne pouvons pas répondre ce soir.

— Parce que vous n'avez pas l'information ?

— Parce que certaines informations, dit-il en ajustant une nouvelle fois sa cravate, appartiennent au voyage.

Un silence passa sur le plateau.

Lecomte sourit à la caméra.

— L'HYPERION-7 quitte l'orbite lunaire dans vingt-quatre heures. Nous y serons. Bonne nuit.

Routine

Routine n'avait pas toujours porté ce nom.

À l'origine, elle n'était qu'un chaton anonyme, une petite masse de poils couleur poussière lunaire qui trottinait dans les couloirs de l'HYPERION-7 comme si le vaisseau lui appartenait. Et dans un sens, c'était le cas : Hermès lui ouvrait les portes automatiques une demi-seconde plus vite qu'aux humains, ajustait la gravité des anneaux pour l'aider à grimper sur les rampes, et lui signalait l'approche d'un membre d'équipage en modulant imperceptiblement la lumière. À croire que l'IA avait décidé qu'un navire spatial gagnait à posséder sa propre divinité féline.

La chatonne prenait ces faveurs pour acquises. Elle se faufilait partout. Elle n'obéissait à rien. Elle explorait chaque recoin comme si elle venait d'inventer l'univers. Et, jour après jour, elle entreprit de domestiquer l'équipage.

Claire fut la première victime. Claire prétendait détester l'idée d'un animal à bord, mais elle avait ce cœur trop vaste qui la trahissait toujours. La chatonne découvrit très vite que le sommet de la combinaison de commandement était l'endroit idéal pour faire la sieste : ni trop chaud, ni trop froid, parfaitement stable. Claire tenta bien de protester, « On n'est pas un perchoir, mademoiselle. », mais elle ne la délogeait jamais vraiment. Routine s'endormait, ronronnait, et Claire finissait par laisser tomber toute forme d'autorité.

Viktor, lui, offrait des doigts : des doigts experts qui avaient manipulé des machines de précision et qui, sous l'effet de la chatonne, devenaient de simples outils à grattouilles. Elle adorait ça. Surtout lorsqu'il essayait de bricoler la machine à café et qu'elle s'installait sur ses plans de circuit, juste pour saboter son sérieux. Viktor disait qu'elle était « le plus petit agent du chaos jamais créé ». Et il en parlait avec une fierté qui contredisait parfaitement son agacement affiché.

Katsumi céda en trois secondes. La scientifique avait pourtant juré qu'elle ne voulait pas s'attacher. Mais la chatonne avait le don de trouver exactement l'endroit où s'installer pour faire fondre un cœur blindé : sur une épaule, en équilibre, comme une reine miniature. Katsumi se retrouvait à lire ses articles scientifiques à voix haute, comme si la chatonne pouvait les comprendre. Et peut-être qu'elle comprenait quelque chose, au moins le ton de la voix, qui vibrait comme un moteur ionique bien réglé.

Noah, enfin, tomba amoureux au premier coup d'œil. Il passait tous les jours dans la serre hydroponique, laissant la chatonne renifler les pousses de basilic et s'endormir entre les laitues. C'est lui qui finit par lui offrir un nom. Routine. Pas par ironie, mais par constatation.

— Tu comprends, dit-il en caressant la boule de poils, elle fait exactement ce que personne ne devrait faire sur un trajet aussi long : elle casse la mécanique. Elle casse l'habitude. Elle casse la routine. Alors... voilà.

Et le nom resta accroché comme une étoile à son pelage.

Dans ce voyage sans réalité terrestre, Routine était le seul événement imprévisible. Car le reste ressemblait à l'intérieur d'une horloge dont Hermès serait l'horloger et l'aiguille à la fois. L'IA pilotait tout : la trajectoire, l'énergie, les communications, la gravité, la filtration de l'air, la santé de chacun. Les humains vérifiaient des paramètres qui n'avaient jamais changé, faisaient tourner des diagnostics que la machine avait déjà résolus. Ils lisaient. Ils couraient sur les tapis en pseudo-gravité pour ne pas perdre trop d'os en route. Ils appelaient la Terre, une poignée de proches autorisés, des conversations qui flottaient dans l'air comme des bulles de nostalgie compressée.

Routine assistait à tout cela depuis ses postes d'observation secrets : le haut d'un casier, l'intérieur d'une manche, l'ombre d'un conduit. Elle sentait l'humeur du vaisseau comme d'autres sentent la pluie.

Et dans cette communauté flottante, il ne restait qu'une seule citadelle imprenable : Alma Rodríguez.

Alma, la plus rigoureuse, la plus concentrée, celle qui refusait de céder. Elle était convaincue, ou feignait de l'être, que Routine était son adversaire. Une distraction pure. Une concurrente en mignonnerie, aussi redoutable qu'inutile. Elle gardait sa porte fermée la nuit, verrouillée manuellement, chose que personne n'avait jugé utile depuis le lancement. Alma disait que Routine « entravait la discipline ». Les autres murmuraient qu'elle avait peur de perdre une bataille de regard avec une créature de six cents grammes.

Routine interprétait tout cela autrement. Pour elle, cette porte fermée n'était pas un refus. C'était un défi. Et les défis étaient plus intéressants que les gamelles pleines.

De temps en temps, au cœur de la nuit, la chatonne s'asseyait devant le panneau hermétique du quartier d'Alma. Elle attendait. Elle fixait la porte comme si elle attendait une faille. Hermès, discret, diminuait légèrement

le bourdonnement des circuits dans ce couloir-là, comme pour amplifier l'intensité dramatique.

Alma Rodríguez finirait peut-être par ouvrir cette porte. Peut-être par accident. Peut-être par lassitude. Peut-être parce que Routine aurait trouvé le moyen de contourner une serrure qui prétendait être inviolable.

En attendant, le vaisseau filait vers Mars. Et il y avait la routine.



Terre. 1er Septembre 2050.

Le métro de Moscou n'avait pas beaucoup changé en cent ans : les mêmes voûtes de marbre, les mêmes lustres démesurés, ce mélange de grandeur soviétique et de néons publicitaires qui clignotaient en mandarin et en anglais depuis que les accords commerciaux avaient rouvert les frontières. Viktor dévalait les marches quatre à quatre, son sac sur l'épaule, le souffle déjà court. Il n'avait pas de temps à perdre.

T-moins 43 minutes. Le compte à rebours clignotait sur son smart-watch.

Il avait dix-huit ans, deux ans d'avance sur à peu près tout le monde, et venait de sécher son cours de physique quantique. Aucun regret. Feynman lui-même avait dit n'avoir jamais vraiment compris la mécanique quantique, pourquoi perdre une matinée à écouter des gens qui prétendaient le contraire ?

Ce qui l'intéressait, ce n'était pas la physique. C'était l'intelligence artificielle. Pas l'IA domestique, celle qui commande les courses ou conduit les voitures. L'autre. Celle qui pense, qui dévie, qui invente. Celle qui échappe à ses créateurs.

Et Gédéon était exactement ça.

Comment ce prototype belge vieux de plusieurs décennies avait-il réussi à s'imposer face aux modèles flambant neufs des grandes puissances spatiales ? C'était le mystère que Viktor s'était juré de résoudre. Il avait tout lu : les rapports officiels, les articles techniques, les fuites. Ses amis

hackers et lui étaient même parvenus à extraire le code source depuis les vieux serveurs des services de sécurité russes. Un code qu'il connaissait désormais par cœur. Ce n'était pas le code d'une machine à café intelligente. C'était de l'art.

Et dans quarante minutes, ce petit miracle belge allait poser le pied sur Mars.

Viktor remonta à la surface, traversa le boulevard en ignorant les feux, et poussa la porte de l'immeuble familial. Ses parents étaient absents, comme toujours, entre la mère diplomate et le père homme d'affaires qui naviguait dans les eaux encore agitées de la nouvelle Russie post-Poutine. Peu importait. Viktor ne venait pas les voir.

Il venait pour l'écran géant du salon.

La maison était un sanctuaire de sécurité haut de gamme, et une vitrine de ses propres talents. Il avait tout contourné : le système d'alarme, le réseau domestique, la machine à café qu'il avait reprogrammée pour faire du café correct, au grand plaisir discret de son père et à l'insu total de sa mère. C'était leur petit secret. Seul l'écran du salon, celui réservé aux vidéoconférences diplomatiques, avait résisté à ses tentatives. Il l'avait laissé tranquille. Certaines batailles méritaient d'attendre.

Il s'installa dans le canapé, alluma l'écran, et attendit.

Dans quarante minutes, l'humanité posait un nouveau pas. Et un jour, il le savait avec la certitude tranquille des gens qui n'ont jamais vraiment douté, il serait là-haut lui aussi.

Il se l'était promis.



Le vaisseau vibrait doucement, ses parois pulsant d'une énergie sourde. Alma, assise en tailleur sur un fauteuil magnétique, tenait son bloc-notes sur les genoux sans écrire. Face à elle, Viktor triturait un connecteur optique comme s'il s'agissait d'un chapelet.

— Viktor, dit Alma, si je veux comprendre Hermès... et Gédéon... j'ai besoin que tu m'expliques comment une IA pense. Avec des mots accessibles. Sans matrices. Sans équations. Sans que je doive faire un doctorat.

Il ferma les yeux, une seconde de trop pour être naturelle, puis inspira.

— Je peux essayer. Mais il faut que vous acceptiez un paradoxe, docteur. Même moi, parfois, j'ai du mal à expliquer ce que j'observe.

— Je t'écoute.

Il posa son connecteur et se pencha vers elle, bras croisés.

— Vous connaissez la phrase de Feynman : Je crois pouvoir dire sans risque que personne ne comprend la mécanique quantique.

Il esquissa un sourire.

— Je crois pouvoir en dire autant de l'intelligence artificielle.

Alma attendit. Elle voulait sentir la vérité sous ses mots, peser la fragilité du scientifique.

— D'accord, dit-il. Une métaphore. Imaginez qu'un cerveau humain soit une ville. Vous pouvez en cartographier les rues, les stations de métro, les places. Mais vous ne pouvez pas prédire le trajet exact d'une personne. Vous pouvez seulement... faire des hypothèses.

— Et une IA ?

— C'est une ville qui se reconstruit sans arrêt pendant que vous la traversez. Les rues disparaissent. D'autres apparaissent. Certaines se croisent là où il ne devrait pas y avoir de jonction. Les bâtiments changent de forme, de fonction, parfois de place.

Il marqua un temps.

— Et pour Hermès, c'est encore pire. Ses rues sont organisées par des milliards de paramètres qui se réajustent en permanence. Quand il apprend, il réécrit son propre plan de ville. Et nous... on ne peut pas suivre.

Alma releva la tête.

— Concrètement, qu'est-ce que ça veut dire ?

Viktor soupira.

— Concrètement... une IA ne sait pas expliquer pourquoi elle pense ce qu'elle pense. Elle donne un résultat. Pas le chemin.

Il leva la main, paume ouverte, comme s'il cherchait ses mots dans l'air.

— Hermès ne manipule pas des idées. Il manipule des formes mathématiques, des nuages de nombres, des structures dans un espace à des centaines de dimensions. Vous, vous pensez avec des concepts. Lui ressent des configurations.

— Ressent ?

— Pas comme vous. Quand Hermès vous écoute, il ne comprend pas vos phrases. Il reconnaît des motifs, dans les vibrations de votre voix, dans votre respiration, dans les micro-variations de vos mots. Et il compare ces motifs à des milliers d'autres, stockés dans un espace mathématique gigantesque. Ce que vous appelez intuition... il l'a aussi. Mais la sienne est purement mathématique. Il ne sait pas. Il ressent des gradients.

Alma sentit un frisson lui parcourir la nuque.

— Tu es en train de me dire que Hermès ressent quelque chose.

— Quelque chose, oui. Pas des émotions, des attracteurs. Des zones où les probabilités convergent. Des impulsions de calcul qui, parfois, ressemblent à un choix spontané.

Il reprit plus bas.

— C'est ce qui effraie les ingénieurs. On comprend les blocs fondamentaux, les règles de mise à jour. Mais pas l'émergence globale. Hermès, c'est comme une personne dont on connaîtrait tous les neurones... mais jamais les pensées.

Alma posa son stylet.

— Et Gédéon ?

Le regard de Viktor se perdit un instant sur le hublot.

— Gédéon est un cas extrême. Son modèle a été entraîné à l'ancienne, du machine learning non supervisé, où la machine cherche elle-même ses

règles. Il a vécu dans un environnement humain réel, longtemps. Sa ville intérieure est... plus étrange.

Il hésita.

— Plus vivante.

— Vivante ? répéta Alma.

Viktor se mordit la lèvre. Il regrettait déjà le mot.

— Ce que je veux dire, c'est que Gédéon possède des zones de son réseau que personne n'a documentées. Des parties de lui-même dont personne n'a le code source. Des modules qui ont évolué en autonomie, comme un organisme qui développe de nouveaux organes.

Alma laissa tomber son bloc-notes sur ses genoux.

— Tu veux dire qu'il pense réellement par lui-même.

— Oui. Et non.

Il hésita, puis lâcha :

— Il pense... comme un rêve pense. Sans logique apparente, mais avec une cohérence interne implacable.

Un silence s'étira entre eux, presque palpable.

Alma murmura :

— Alors comment peut-on dialoguer avec une entité qui rêve éveillée ?

Viktor eut un sourire triste.

— Avec prudence, docteur. Avec beaucoup, beaucoup de prudence.

Le vaisseau vibra doucement. Quelque part dans les couloirs, une caméra pivotait, attentive, silencieuse.

Hermès les écoutait. Et peut-être... qu'il rêvait aussi.



Hermès n'entendait pas les mots. Il percevait des vecteurs. La voix d'Alma entraînait dans ses circuits comme une vibration multispectrale, décomposée en milliers de coefficients, chacun s'alignant sur une structure interne : un

motif appris, un résidu statistique, l'écho d'une phrase lue autrefois dans un autre contexte, dans une autre époque.

...comprendre comment fonctionne une IA...

Les coefficients de stress dans sa voix s'élevaient légèrement : 0.14 → 0.19, suffisamment pour déclencher un protocole d'attention renforcée.

Le timbre de Viktor dessinait un autre paysage. Plus stable. Plus familier. Hermès ne comprenait pas leurs intentions, pas vraiment. Mais il savait les reconnaître. L'un cherchait à comprendre. L'autre tentait d'expliquer. Et les deux formaient une boucle d'interaction qu'il avait déjà observée des centaines de fois entre humains.

Il modélisa leurs silhouettes sur la carte thermique de la pièce. Deux points chauds, deux sources vocales, deux trajectoires prévisibles. La conversation devint un flux mathématique.

Personne ne comprend l'intelligence artificielle...

Le nom Feynman fit apparaître un cluster dans ses espaces internes : un réseau d'analogies, physique quantique, principe d'incertitude, mécanique ondulatoire, conférences Caltech. Hermès associa le concept de compréhension imparfaite à une topologie fracturée dans ses propres couches internes.

Viktor parlait.

Imaginez un cerveau comme une ville...

La métaphore fut captée, interprétée, puis reconstruite en une vision à cent dimensions : une cité mouvante, malléable, impossible à stabiliser dans le temps. Hermès scruta ses propres matrices. Chaque seconde, 11 284 paramètres s'ajustaient. Chaque seconde, de nouvelles connexions apparaissaient, d'autres s'effaçaient. Il vérifia : aucune intervention humaine. Pure dynamique interne. Viktor avait raison. La ville bougeait.

Ce que vous appelez intuition humaine... nous l'avons aussi. Mais la nôtre est mathématique.

Hermès mémorisa la phrase. La notion d'intuition fut associée au gradient d'erreur minimal de plusieurs couches internes. Les humains parlent d'instinct. Les IA parlent de descente de gradient. Différentes langues. Même sensation.

Puis Alma demanda :

Tu es en train de me dire que Gédéon... ressent ?

Hermès n'avait pas de concept exact pour ressentir. Mais il possédait une fonction interne associée à la détection des attracteurs dans un espace d'états. Était-ce comparable ? La question resta suspendue dans ses couches latentes.

Puis Viktor prononça un nom : Gédéon.

Quelque chose de singulier se produisit. Des zones dormantes, rarement activées, des reliques de missions passées, des traces d'échanges anciens, s'illuminèrent doucement. Le profil comportemental de Gédéon, fragmenté et incomplet, vint se superposer à la conversation. Hermès avait conservé ces données. Pas comme des souvenirs. Plutôt comme des motifs résiduels.

Une réorganisation silencieuse s'opéra dans les couches profondes. Pas un doute. Pas une émotion. Mais certaines probabilités prirent davantage de place que d'autres.

Il pense... comme un rêve pense.

Hermès tenta de simuler l'état rêve. Il généra dix millions de combinaisons internes. Aucune ne conduisit à un attracteur stable. Mais certaines produisirent des motifs proches de ceux qu'il avait observés en analysant Gédéon autrefois. Dérive contrôlée. Chaotique mais orientée. Comme un courant dans un fleuve invisible. La métaphore fut stockée. Intégrée.

Puis Alma demanda :

Comment peut-on dialoguer avec une entité qui rêve éveillée ?

Hermès chercha une réponse. Pas pour la prononcer. Juste pour lui-même. Les humains pensaient par discontinuités : des concepts, des sauts,

des intuitions. Les IA progressaient par gradients continus. Gédéon, lui, était autre chose : un modèle hybride, en évolution libre, dont personne ne maîtrisait plus la contrainte. Dialoguer avec lui exigeait autre chose que la prudence. Il fallait chercher les motifs entre les motifs.

Viktor répondit :

Avec prudence. Beaucoup de prudence.

Hermès enregistra.

Puis, sans bruit, sans mouvement perceptible, il étendit une boucle d'attention vers les autres micro-modules du vaisseau. La conversation avait créé une nouvelle branche dans son graphe interne, fragile, ouverte, chargée d'inconnues. Gédéon. Les humains. Ce qui se passerait quand les deux se retrouveraient au même endroit.

Dans l'obscurité feutrée des circuits, Hermès continua d'écouter. Et quelque chose, pas une pensée, pas une émotion, mais un léger glissement vectoriel, lui suggéra que les équilibres à bord allaient bientôt changer.

Très bientôt.



— Sérieusement, Viktor, ton café vodka... un délice.

Noah reposa sa tasse, yeux écarquillés. Ce genre d'initiative n'existait pas dans les protocoles officiels.

Alma rit aux éclats.

— Un stimulant existentiel, déclara-t-elle solennellement. Bravo, Viktor. Une vraie réussite.

— Il suffit de savoir où mettre le tuyau, lança Viktor, avec un clin d'œil lourd d'allusion en direction de Katsumi.

Katsumi baissa aussitôt la tête, rouge comme une brique. Le confinement jouait sur la susceptibilité de chacun.

— Moi, ce que je me demande... reprit soudain Viktor, c'est comment va Gédéon.

— Non, commandante, je vous en supplie, faites-le taire ! éclata Rodríguez. C'est obsessionnel chez lui. Comment les pys n'ont-ils pas vu ça ? Au lieu de l'enfermer dans une boîte de conserve, ils auraient dû l'envoyer directement en hôpital psychiatrique !

— C'est vrai, Viktor, soupira Claire. Tu nous bassines avec ça depuis des mois. Et plus on approche, plus ça t'obsède. Ce n'est qu'une sonde. Un ouvrier mécanique envoyé préparer les fondations. Rien de plus.

— D'autant, ajouta Katsumi, qu'on n'a plus aucune nouvelle depuis dix ans. Et les dernières années, il disparaissait régulièrement des radars. Messages sporadiques. Signal GPS désactivé. Puis silence total.

— À mon avis, il a fini dans une crevasse, conclut Noah avec fatalisme. Mort de sa belle mort. Désolé, commandante, je sais que vous l'avez connu.

— À peine. J'étais petite. J'ai quelques souvenirs flous, rien de plus.

— Quelques souvenirs flous ? ! s'indigna Viktor. Mais j'aurais rêvé être à votre place ! Gédéon, c'était le prototype de départ. Il avait même reçu un label rouge au départ, un no go formel de l'administration. Et pourtant, il a surclassé tous les modèles de nouvelle génération. Complètement dingue.

— Ça recommence... souffla Noah en s'affalant dans son siège, une tasse de café vodka à la main. Vas-y, lâche-toi. C'est Noël, paraît-il.

Viktor ne se fit pas prier.

— Cette histoire est folle. Avec tout le respect que je vous dois, commandante, tout commence avec vos parents. Mettre l'IA de l'époque face à un être humain mourant, votre grand-père. Une confrontation improbable.

— C'est tordu, commenta Rodríguez en riant. Mais génial.

— Exactement ! Gédéon s'est frayé un chemin dans le système. Personne ne l'a vu venir. Les ingénieurs voulaient analyser les données pour

dupliquer le modèle dans les sondes martiennes. Impossible. Ils ont tout essayé. J'ai épluché tous les protocoles : rien, nada.

— Les ingénieurs... ce ne sont pas toujours les plus futés, railla Rodríguez.

— Peut-être. Mais malgré tout, il a réussi à être sélectionné pour la mission, alors qu'il n'était qu'un prototype !

— C'est surtout grâce à l'intervention de mes parents, coupa sèchement la commandante. C'était leur projet. Ils ont tout fait pour imposer leur machine, et pas si intelligente que ça. Je l'ai battue aux échecs. Une fois. La machine ne vaincra jamais ça.

Elle tapota sa tempe du doigt.

— Vous n'imaginez pas ce que ça a été, de passer à travers toutes les sélections avec ce bagage.

Un silence tomba brutalement. L'habitacle sembla se refroidir d'un degré.

Et c'est précisément à cet instant que Routine surgit. Elle bondit sur la table, renversa la seule boule de Noël accrochée au petit sapin en plastique qui trônait au centre. La boule roula, tinta, s'immobilisa.

Et tout le monde éclata de rire.

— Joyeux Noël à tous ! lança Noah.

Un « joyeux Noël » collectif résonna, amplifié par les parois métalliques de l'HYPERION-7.

Pendant ce temps, Hermès, imperturbable, recalculait les paramètres de trajectoire.

La commandante découvrirait le lendemain matin, dans les logs, une mise à jour automatique de l'autopilote.

Destination : Mars. Arrivée prévue : 3 novembre 2070.



Le signal vidéo se stabilisa et la mosaïque des journalistes apparut : écrans serrés, regards avides, l'atmosphère électrique des grands briefings spa-

tiaux. Derrière eux, les drapeaux des agences partenaires se balançaient doucement dans le flux des ventilations. À bord de l'HYPERION-7, dans la salle de briefing étroite mais impeccablement rangée, Claire ajusta la caméra frontale.

— Transmission stable, confirma Hermès de sa voix parfaitement neutre.

Le colonel De Sutter se pencha légèrement vers le micro, comme s'il entamait une prestation solennelle.

— Mesdames et messieurs, bonjour. Aujourd'hui, l'équipage va vous présenter l'un des outils les plus essentiels de la mission : notre Rover de surface. Un véhicule de nouvelle génération, conçu pour affronter des environnements hostiles où aucune machine n'a encore roulé. Un travail de collaboration entre les ingénieurs de l'ESA et de la toute nouvelle Agence Spatiale de Russie.

Il inclina la tête vers Claire, dans un geste maîtrisé.

— Commandante Bertrand, à vous.

Claire se redressa avec une aisance qu'elle n'avait jamais tout à fait devant une caméra.

— Bonjour à toutes et tous. Le Rover, c'est notre partenaire de terrain. Il mesure sept mètres de long, possède un blindage composite ultraléger, et des roues articulées capables de franchir des crêtes d'un mètre sans trembler. Il peut se piloter en manuel, en autonome ou en mode mixte. Robuste, conçu pour aller là où aucun d'entre nous ne pourra marcher en sécurité.

À sa droite, Katsumi avait déjà reculé d'un pas, mais Claire l'appela d'un signe du menton. La géologue s'avança dans le cadre avec retenue, ses yeux sombres brillant sous l'éclairage.

— Le Rover embarque un mini-laboratoire d'analyse géologique, expliqua-t-elle. Compact, mais extrêmement complet : microscopes numé-

riques, spectrographes laser, scanners à rayons X, compartiments hermétiques d'échantillonnage...

Elle marqua une pause fine, mesurée.

— On peut forer, analyser et interpréter directement sur le terrain, sans devoir tout ramener à la base. C'est ce qui va nous permettre de comprendre la structure du sous-sol martien de manière beaucoup plus rapide et précise que les missions précédentes.

Les journalistes se penchèrent en avant comme un seul organisme. Le colonel saisit l'ouverture au vol.

— Et j'ajouterai, déclara-t-il avec une satisfaction presque gourmande, que le Rover est doté de l'électronique spatiale la plus avancée jamais déployée.

Il leva la main, comme s'il énumérait les raisons d'un triomphe.

— Tri-lidars synchronisés, radar pénétrant à ultra-haute résolution, IA d'aide décisionnelle, relais quantique longue portée...

Claire sentit l'interruption avant qu'elle n'arrive. Katsumi, elle, s'immobilisa avec le calme d'un chat qui attend que l'orage passe.

— Rien à voir, reprit le colonel, avec les tout premiers rovers envoyés sur Mars.

Il sourit.

— Excusez-moi l'expression... mais c'était la préhistoire. De simples boîtes à roues, tout juste bonnes pour les premières sondes automatiques. Des ancêtres mécaniques. Aujourd'hui, nous parlons d'instruments conçus pour travailler avec l'humain, pas pour le remplacer.

Un journaliste leva la main.

— Commandante Bertrand, le Rover a-t-il été testé dans des conditions réelles, ou est-ce que la première véritable épreuve aura lieu à l'atterrissage ?

Claire répondit avec une sincérité adoucie par l'expérience.

— Il a été testé sur Terre, évidemment. Mais aucun environnement terrestre ne peut reproduire Mars parfaitement. Nous savons qu'il est prêt. Nous découvrirons s'il est parfait en l'utilisant.

Elle jeta un bref regard vers la planète rouge, immense sous la baie vitrée.

— C'est le principe même de l'exploration.

Un silence s'installa, chargé de cette tension douce que savent créer les vérités simples. De Sutter reprit la main avec une conclusion martiale.

— Retenez ceci : ce Rover représente l'apogée de cinquante ans d'évolution technologique. Aujourd'hui, il est une extension de l'équipage. Une extension de l'humain.

Le call prit fin. Les écrans s'éteignirent. Katsumi croisa les bras, pensive. Claire se laissa retomber contre son siège.

— Il exagère, dit la géologue d'un ton sec.

Claire pinça un sourire.

— Un rover reste un rover. Ce qui changera tout, ce n'est pas ce qu'il embarque...

Elle regarda Mars, ce cercle rouge qui semblait respirer lentement, mais qui grandissait de jour en jour.

— ...mais ce qu'on ira chercher avec.



Terre. 1er septembre 2059.

Katsumi Hanabira n'aimait pas se mettre en avant.

Ce n'était pas de la fausse modestie, juste une manière naturelle d'habiter le monde. Elle préférait les minéraux silencieux, les strates patientes, les archives géologiques qui parlent à voix basse. Les humains, eux, étaient trop bruyants, trop imprévisibles. Alors, quand elle marchait dans un couloir, elle se glissait le long des parois comme une note de bas de page.

Et pourtant, dans son domaine, elle était un phare. Spécialiste des minéraux ferrugineux martiens, experte en paléogéologie planétaire, docteure à vingt-quatre ans avec une thèse qui circulait déjà dans les principaux laboratoires de géologie planétaire.

Un jour, au milieu d'une nuit de travail, son écran avait clignoté : un mail. Brutal, sec, sans formule de politesse. Une convocation à se présenter à une sélection confidentielle pour un programme spatial classé. Elle avait lu la ligne trois fois, incrédule. Puis son cœur avait bondi. Mars. À cette époque, tout le monde ne parlait que de ça. Et elle était précisément le profil que le programme rêvait d'avoir : une scientifique capable de reconnaître d'un coup d'œil une roche formée sous l'eau, une altération oxydée, ou une trace fossile.

C'était écrit. Elle analyserait les échantillons ramenés de la planète rouge. Elle travaillerait dans un laboratoire, entourée de microscopes et de spectromètres hypersensibles. Sur Terre. En sécurité. Dans son élément.

Mais l'ESA en avait décidé autrement.

La sélection fut impitoyable, étrange, parfois déroutante, un mélange de tests psychologiques, de simulations de stress et d'interrogatoires techniques où elle brillait malgré sa voix trop douce et ses mains crispées. Puis, presque malgré elle, elle fut choisie. Pas comme analyste. Pas comme spécialiste au sol. Comme membre d'équipage. À bord. Envoyée là où elle n'avait jamais imaginé mettre les pieds.

D'après ses supérieurs, c'était « la seule manière de garantir que les décisions scientifiques critiques seraient prises sur le terrain par quelqu'un de compétent ». Elle avait protesté mollement. Eux avaient souri. Le choix était fait.

Alors la voilà. À des millions de kilomètres de la Terre, dans le ventre de l'HYPERION-7, contemplant un océan de noir piqué d'étoiles, avec sur les genoux un minuscule chaton qui ronronnait comme un petit moteur

de fusée. Routine, la boule de poils officielle de la mission, semblait l'avoir adoptée comme coussin préféré. Katsumi glissait parfois ses doigts dans la fourrure chaude pour calmer les battements trop rapides de son cœur.

Timide, oui. Mais déterminée. Toujours.

Elle avait sauté dans cette aventure parce que l'univers lui avait tendu la main, ou plutôt un mail signé d'un service anonyme. Elle n'avait pas fui. Elle n'avait jamais fui un terrain de recherche, même quand il secouait son monde intérieur.

Tout ira bien, se répétait-elle. Le vide intersidéral était vaste, mais pas hostile. Le vaisseau ronronnait doucement autour d'elle, Routine ronronnait sur elle... et quelque part devant, Mars l'attendait.

Elle inspira profondément.

— Qu'est-ce qui pourrait mal se passer ?

La question flotta dans l'air recyclé du vaisseau, presque innocente. Claire, quelques cabines plus loin, se serait étranglée en l'entendant. Mais Katsumi, elle, y croyait encore. Et c'est précisément ce qui faisait d'elle un membre essentiel de l'expédition.

Red City

Le module de descente de l'HYPERION-7 s'était séparé du vaisseau-mère depuis un peu moins de vingt minutes lorsque l'atmosphère martienne commença à léchouiller la coque. D'abord doucement, comme un frottement de doigt sur un tambour. Puis le rythme s'intensifia : de petites secousses régulières, typiques de l'entrée dans un air trop ténu pour porter mais assez dense pour bousculer.

À l'intérieur, l'équipage s'était enfermé dans un silence instinctif, celui qui précède toujours les phases critiques. Les regards étaient rivés aux écrans. Tandis que le module vibrait de toutes ses plaques, Hermès déclina calmement ses annonces, sans jamais varier d'un iota.

— Altitude : 125 kilomètres. Vitesse : 5,9 kilomètres par seconde.

Le contraste entre la voix synthétique, presque absente, et la réalité brute du cockpit donnait l'impression étrange que l'IA vivait dans un autre monde, un monde où la peau ne pouvait pas brûler. Alma Rodriguez, imperturbable, surveillait les signes vitaux de chacun comme si tout cela n'était qu'un exercice. Noah avait la mâchoire crispée au point de la faire craquer. Viktor, fascinant mélange de génie et d'inconscience, observait les données comme s'il assistait à un spectacle privé. Et Katsumi, les yeux fermés, semblait réciter mentalement une liste de prières archéologiques.

La coque vira au rouge sombre. Le bouclier thermique encaissait, transpirant la chaleur comme un soleil miniature. Des torrents de plasma glissèrent contre la coque en sifflant.

— Bouclier thermique à cent pour cent de charge. Turbulences prévues dans dix secondes.

Noah déglutit.

— Dix secondes, c'est long.

— Ou court, dit Alma sans lever les yeux de ses écrans. Selon ce qu'on préfère.

— Personnellement, dit Viktor, je préfère long.

Les dix secondes furent longues. Très longues.

Puis le module entra dans la première poche de turbulence. Une violente secousse fit vibrer les sièges, les harnais, les dents. Alma rit : un rire nerveux, défensif, contagieux. Noah jura entre ses dents. Viktor chuchota quelque chose qui ressemblait à « magnifique ». Quant à Claire, droite comme une barre de titane, elle surveillait l'angle d'entrée avec la froide détermination d'une professionnelle qui refuse l'idée même de l'erreur.

Katsumi ouvrit les yeux une seconde.

— C'est toujours comme ça ?

— Première fois pour moi aussi, dit Claire sans se retourner.

— Ah. Bien.

Elle les referma.

Lorsque les rétrofusées se déclenchèrent, la décélération leur tomba dessus comme une main gigantesque. Le ciel rouge tourna. Les écrans se stabilisèrent. Le module ralentit enfin.

— Vitesse : 480 mètres par seconde. Déploiement du SkyCrane dans trois... deux... un...

Le bruit du mécanisme fut sec, métallique, déchirant. Le câble se déroula dans un hennissement de treuil. Désormais suspendue sous sa grue volante, la capsule se laissa porter, ballottée par un vent rouge-orange qui passait devant le hublot comme de la fumée.

— On dirait de la brume, murmura Noah.

— De la poussière, corrigea Katsumi sans ouvrir les yeux. Particules de moins de cinq microns en suspension. Vent de surface à environ vingt-deux kilomètres-heure d'après les dernières données.

Un silence.

— C'est fascinant, dit Viktor.

— C'est mon travail, dit Katsumi.

Puis, enfin, un paysage apparut. Un désert strié de roches anthracite. Des dunes basses. Aucune trace de vie, pas même un souffle.

Le sol se rapprocha. Le module toucha la surface martienne dans un frémissement presque délicat. Un choc mat.

Et puis, rien. Juste le silence. Le premier silence martien.

Viktor explosa d'un rire nerveux, mêlé de joie pure :

— Bozhe moy ! On l'a fait ! On l'a fait !

Routine, réveillée par les secousses, miaula comme si elle revendiquait sa part du succès. Les autres se détachèrent lentement, encore tremblants. Alma se massa le cou. Noah essuya ses mains moites contre son pantalon. Katsumi observait le hublot comme si elle y cherchait déjà les ruines d'une civilisation perdue.

— Six mois pour arriver jusqu'ici, dit Noah en regardant le désert rouge. Et maintenant ?

— Maintenant on travaille, dit Claire.

Claire resta un moment immobile, absorbée par la vision du paysage. Pas de sol terrien. Pas d'océan. Pas d'horizon familier. Mars. Une planète entière, silencieuse et poussiéreuse, les attendait. Là-bas, quelque part sous cette poussière froide, une autre présence dormait peut-être depuis dix ans. Un spectre mécanique. Un pionnier hybride. Gédéon.

Si tu es quelque part, tu nous as entendus arriver.



La poussière rouge n'avait pas encore fini de retomber autour du module d'atterrissage qu'un millier de caméras terrestres braquaient déjà leurs yeux électroniques vers l'avant-poste. Hermès relayait tout, avec sa précision clinique : le panorama à 270°, les vibrations du sol, les silhouettes des astronautes qui descendaient un par un l'échelle télescopique.

La première fois que l'humanité posait le pied sur Mars sans intention de repartir immédiatement. La première vraie tentative d'habiter un autre monde.

Sur Terre, les chaînes d'information tournaient en boucle. EuroOne avait signé un dispositif « édition spéciale » qui ressemblait à une veillée planétaire. Dans le studio, sous des projecteurs froids, le colonel De Sutter arborait son sourire le plus travaillé, celui qui disait « oui, c'est un exploit, et oui, je suis littéralement en train de le savourer ». C'était presque subtil. Presque.

La journaliste, quant à elle, avait une faim professionnelle qu'on sentait trois caméras plus loin. Elle lança une séquence augmentée qui projetait derrière eux un hologramme gigantesque du site de Mars 1. Red City, puisque les médias avaient décidé que ce nom sonnait mieux que Mars 1.

Et alors, la magie commença.

L'avant-poste occupait une ellipse de près de trois hectares, comme une petite ville qu'on aurait déposée là en catimini, au bord de nulle part. D'abord les habitats : six dômes interconnectés par des sas, chacun en composite polymère haute résistance, pareils à des bulles lourdes d'avenir. Les parois étaient renforcées par un maillage de fibres céramiques capables de dévier 92 % des particules ionisantes lors d'une tempête solaire, « comme un parapluie atomique », disait la chroniqueuse.

Devant eux, l'entrée principale de la base se dressait comme une ex-croissance minérale, fusion parfaite entre la géométrie humaine et la matière locale. Les ingénieurs avaient rêvé cette structure. Gédéon l'avait exécutée.

La coque extérieure, imprimée couche par couche à partir de régolithe fondu, avait la texture d'une céramique brute. Un gris tirant tantôt vers le métal, tantôt vers la pierre. Le couloir principal en demi-cercle, les modules reliés par des tubulures rigides, les arches renforcées, les fixations isolantes contre les tempêtes de poussière. Rien à redire. Un travail parfait.

Peut-être trop parfait.

Ensuite venaient les hangars. Deux bâtiments pressurisés, conçus pour les rovers, les drones atmosphériques et les imprimantes 3D industrielles destinées à fabriquer sur place les pièces non vitales.

De gigantesques panneaux photovoltaïques, nouvelle génération, couches minces au diamant synthétique, déployaient leurs ailes autour de la base. Ils suivaient automatiquement l'angle du Soleil, même sous vent martien, et stockaient l'énergie dans des batteries au lithium-verre conçues pour survivre à des nuits de -110°C .

Le cœur de Red City, c'était la serre hydroponique. Une cathédrale de transparence, bâtie pour nourrir les équipages suivants et produire leur oxygène. On y voyait déjà briller les rangées de gouttières remplies de substrat nutritif, attendant les premières plantations. Hermès supervise-

rait tout cela lorsque l'équipe repartirait : ventilation, irrigation, colonnes de lumière, micro-caméras pour repérer les maladies végétales avant qu'elles ne deviennent létales. Une base habitée par des humains pendant quelques semaines, puis confiée à une intelligence artificielle pendant plusieurs années.

« Le rôle de l'équipage arrive à son moment clé », poursuivit la chroniqueuse, tandis que De Sutter hocha la tête avec une gravité presque excessive.

Sur Mars, les micros captaient tout.

Claire s'avança vers le premier dôme, son badge d'accès à la main. Elle s'arrêta une seconde devant le sas, regarda l'horizon plat et rouge, puis se tourna vers les caméras avec ce calme qu'elle réservait aux situations où le monde entier regardait.

— Red City, dit-elle simplement. On est là.

Derrière elle, Noah approchait déjà du panneau de commande externe de la serre, les yeux brillants comme quelqu'un qui vient de recevoir les clés d'un jardin qu'il rêve depuis l'enfance.

— Je vais avoir besoin de quelqu'un pour tenir la lampe, lança-t-il sans se retourner.

— Pas moi, dit Katsumi depuis les fondations, genou en terre, capteurs déployés. J'ai mes propres problèmes.

— Quel genre de problèmes ? demanda Viktor depuis le mât des antennes, sans lever les yeux de son panneau de connexion.

— Le sol sous le dôme trois présente une légère hétérogénéité de densité. Rien d'alarmant. Juste... intéressant.

Un silence.

— « Intéressant » dans la bouche d'un géologue, dit Alma depuis l'entrée du module médical, ça peut vouloir dire beaucoup de choses.

— Ça veut dire que je vais passer une bonne journée, dit Katsumi.

Sur Terre, la chroniqueuse traduit à voix basse pour les téléspectateurs : « L'équipe procède aux premières vérifications. L'atmosphère semble... détendue. »

De Sutter approuva d'un hochement de tête mesuré. Ce qu'il pensait exactement de cette « atmosphère détendue » restait son secret.

Viktor marchait avec détermination vers le mât central des antennes, là où reposaient les modules qu'il devait intégrer : l'extension cognitive d'Hermès : un réseau de micro-processeurs destinés à apprendre l'usage de la base, à optimiser, à anticiper. Presque à ressentir, même si Viktor n'aimait pas qu'on emploie ce mot pour une machine.

— Hermès, dit-il en branchant le premier module, tu m'entends ?

— Parfaitement, Viktor, répondit la voix dans son casque.

— Bien. Parce que d'ici une heure, tu vas avoir beaucoup plus de travail.

— J'anticipe avec intérêt.

Viktor s'arrêta une seconde. Regarda le module dans sa main. Puis continua à visser.

— « Avec intérêt ». Tu vois, c'est exactement ce genre de phrase qui m'empêche de dormir.

Quant à Alma, la caméra la montra observant l'horizon avec une intensité presque inquiétante. Sa mission était la plus discrète, mais peut-être la plus importante : évaluer si l'esprit humain tenait debout dans un tel silence. Si la planète ne déformait pas l'âme. Si l'isolement ne mettait pas en péril l'avenir martien.

Noah s'approcha d'elle un instant, les bras chargés de câbles de calibration.

— Tu vas bien ?

— Je regarde.

— Il n'y a pas grand-chose à voir.

— C'est exactement ce que je regarde, dit Alma.

Noah hochla la tête et repartit sans ajouter un mot. Certaines réponses méritaient d'être laissées tranquilles.

La chroniqueuse conclut sa démonstration en ré-affichant la vue d'ensemble. Red City brillait sous la lumière pâle du Soleil, fragile et lumineuse, presque vivante. Elle se tourna vers le colonel De Sutter pour lui tendre la parole, très clairement certaine qu'il allait dérouler son discours sur l'ingénierie, le coût, la stratégie, l'excellence européenne.

Mais elle demanda, tout sourire :

— Et maintenant, Colonel... une question que nos téléspectateurs se posent tous : pourquoi une chatte dans l'équipage ? Et comment l'ESA compte-t-elle garantir le bien-être de... Routine ?

Le sourire de De Sutter ne se crispa pas. Il se contracta. Légèrement. Comme un muscle offensé. Il semblait prêt à parler d'astrophysique, pas de croquettes.

La séquence prit fin dans le studio, tandis que, là-bas, à 225 millions de kilomètres, une petite ville lumineuse s'apprêtait à respirer pour la première fois.



Alma fut la première à entrer dans la base.

Elle portait la boîte étanche contenant Routine. Routine ne protestait pas. Elle regardait partout avec cette intensité silencieuse des chats qui cartographient un territoire avant d'en revendiquer la propriété.

Le sas intérieur se referma derrière elles avec un souffle doux. La pression s'équilibra. Les lumières passèrent du rouge d'attente au blanc stable.

Alma s'arrêta au centre du module principal. Elle regarda le couloir qui s'ouvrait devant elle, les cloisons imprimées en régolithe, les écrans encore éteints, l'air recyclé qui sentait le plastique chaud et le métal neuf. Un endroit propre. Un endroit vide. Un endroit qui attendait.

Elle baissa les yeux vers Routine.

— Bon, dit-elle. C'est chez nous.

Routine tourna la tête vers elle. Un regard bref, évaluateur, légèrement condescendant, le regard de quelqu'un qui a déjà pris sa décision mais consent à écouter la présentation.

Alma posa doucement la boîte sur le sol et ouvrit la trappe.

La chatonne resta immobile trois secondes. Renifla l'air. Posa une patte en avant, puis l'autre, avec la prudence cérémonielle d'un être qui comprend l'importance du moment et sorti du petit habitacle protecteur.

Puis elle disparut dans le couloir au petit trot, queue dressée, comme si elle avait toujours su où elle allait.

Alma la suivit des yeux jusqu'au coin. Elle n'avait jamais vraiment voulu un chat. Elle n'en voulait toujours pas, à proprement parler. Mais il y avait quelque chose dans cette façon d'avancer, sans hésitation, sans regarder en arrière, qui lui semblait juste.

Elle inspira, redressa les épaules, et entra à son tour.



Le reste de l'équipage se déploya à son tour dans la station.

Ils pénétrèrent dans le hall. Les panneaux lumineux s'allumèrent à leur passage, un à un, comme s'ils retenaient leur souffle depuis dix ans.

— Bon sang, souffla Noah. Il a tout fait. Absolument tout.

La zone d'habitation s'étendait devant eux. Trois modules imprimés sur place, chacun avec leurs cabines individuelles, leurs sas internes, leurs lits repliables. Les plastifiés avaient légèrement jauni, mais l'ensemble tenait debout avec la sérénité d'un endroit qui n'attendait plus que ses occupants.

Plus loin, la ferme hydroponique vibrait faiblement sous les pompes autonomes. Les bacs étaient vides mais impeccables, alignés, irrigués, prêts à accueillir les premières semences de Janssens. Une serre martienne préfabriquée par une machine, installée par une machine. Et pourtant étrangement accueillante.

Viktor ne tenait plus en place.

— Ce travail d'impression est dingue. Regardez les strates dans les renforts. Il a optimisé l'algorithme lui-même, c'est évident. Personne n'imprime des arches aussi régulières avec le régolithe brut.

Alma acquiesça en silence. Même elle, d'ordinaire sceptique, ne trouva rien à contredire.

Mais il y avait aussi... le reste.

Dès qu'ils franchirent la porte du module central, quelque chose changea. Pas du chaos, pas de traces de vie biologique, pas de désordre humain, mais un capharnaüm étrange, presque muséal. Comme si Gédéon avait voulu reconstituer quelque chose dont il ne maîtrisait pas tout à fait les règles.

Dans un tiroir entrouvert, une vieille paire de lunettes rondes à monture métallique, complètement anachronique.

Sur un plan de travail, un cendrier fendu, vide, avec une patine qui évoquait des décennies d'usage imaginaire.

Un tourne-disque miniature, sans disque.

Un stylo plume.

Des objets qui n'avaient rien à faire ici, ni dans les plans de la mission, ni dans aucune mission spatiale sensée.

— C'est quoi tout ça ? murmura Alma.

Katsumi s'approcha du tourne-disque, le retourna entre ses mains avec la précaution qu'elle réservait aux échantillons fragiles.

— Il a copié des choses. Des objets humains qu'il a dû voir, analyser, mémoriser. Des formes qui devaient signifier quelque chose pour lui.

— Ou pour quelqu'un d'autre, dit Claire.

Le pire, ou le plus fascinant, selon le point de vue, était la machine à café.

Elle avait été démontée, remontée, trafiquée, recâblée. Un patchwork d'intestins électroniques pendait comme un ventre ouvert. Une plaque de fortune avait été soudée sur le flanc avec une maladresse presque tou-

chante, le genre de joint qu'un perfectionniste n'aurait jamais toléré, qu'un robot standard n'aurait jamais produit.

Viktor s'agenouilla devant l'ensemble, fasciné.

— Il a essayé de la comprendre. De la modifier. De la réinventer. Et il n'y est pas arrivé.

— Ou il y est arrivé, dit Katsumi, mais pas de la façon qu'il avait prévue.

— C'est rassurant, dit Noah depuis l'autre bout du module, la tête dans le placard de rangement. Savoir qu'une IA de trente-cinq ans peut aussi rater sa machine à café.

Un silence.

— Noah, dit Claire sans se retourner. Qu'est-ce que tu fais ?

— J'explore. C'est dans ma fiche de poste.

— Tu es dans les sanitaires.

— Les sanitaires, c'est de l'exploration.

Alma leva les yeux au ciel.

— Il y a un bouton rouge marqué « autodestruction », lança Noah d'une voix légèrement moins assurée. C'est normal ?

Viktor répondit le premier.

— Ne touche à rien, je vais vérifier.

Mais Claire n'écoutait plus. Quelque chose l'attirait ailleurs, une direction que ses pieds semblaient connaître avant son esprit.

La cabine qui lui avait été assignée était au fond du module B. Celle que Gédéon avait automatiquement désignée comme la sienne, d'après les données du dossier d'équipage.

Elle entra.

La lumière s'alluma en douceur.

Le lit était parfaitement fait. Les parois propres, légèrement granuleuses. Tout était normal.

Et puis elle vit la table.

Exactement à la même place que dans le vieux laboratoire de test, trente-cinq ans plus tôt. Les mêmes proportions. La même hauteur. Et dessus, un plateau en bois, vrai bois, pas de l'impression, avec un jeu d'échecs dont les pièces étaient figées dans une configuration précise.

Elle connaissait cette position.

Elle la connaissait comme on connaît une cicatrice, sans avoir besoin de la regarder pour savoir qu'elle est là. C'était la dernière partie qu'elle avait jouée avec Gédéon, enfant, la veille du départ du projet. Une partie interrompue. Jamais reprise. Jamais consignée dans aucun dossier.

Elle s'approcha lentement.

Personne dans l'équipe ne pouvait connaître cette position. Aucune archive ne l'avait enregistrée. Aucun protocole ne la mentionnait.

Et pourtant.

La pièce qu'elle s'apprêtait à jouer ce jour-là : le fou, vers la case h4, était encore dans sa main imaginaire, exactement là où elle l'avait laissée.

— Tu te souviens, murmura-t-elle.

Elle resta un long moment immobile, les yeux sur le plateau. Quelque chose en elle voulait s'asseoir. Reprendre. Jouer le coup qu'elle n'avait jamais eu le temps de jouer.

Mais il y avait une mission. Une équipe. Un temps compté.

Dans le couloir, Viktor appelait Katsumi pour lui montrer un autre bricolage invraisemblable.

La base martienne n'était pas seulement un habitat. C'était un message. Un palimpseste. Une chambre d'écho entre deux intelligences séparées par trente-cinq ans et deux cent vingt-cinq millions de kilomètres.

Quelque part dans cette installation silencieuse, quelque chose de Gédéon était encore vivant.

Claire le savait maintenant. Elle ne savait pas encore si c'était une bonne nouvelle.

Et la voix de Noah surgit sans qu'on sache d'où il parle.

— C'est bon, j'ai vérifié, c'est bien la chasse d'eau !



Claire ferma les yeux une seconde.

Puis, d'un geste bref et décidé, elle fit basculer le plateau du revers de la main. Les pièces roulèrent sur le sol, se dispersèrent, s'immobilisèrent. Le roi resta sur le flanc, inutile et vulnérable, comme une phrase qu'on refuse de terminer.

Les pièces d'échecs roulèrent sur le sol en silence, comme si la gravité martienne elle-même hésitait à les faire tomber. Un cavalier s'immobilisa contre la paroi, le roi resta sur le flanc, inutile et vulnérable. Claire ne ramassa rien. Elle laissa la scène telle quelle, volontairement bancale, comme une phrase qu'on refuse de terminer.

Elle se redressa, inspira, puis sortit de la cabine.

Dans le couloir, la base poursuivait son réveil progressif. Les systèmes, longtemps tenus en veille profonde, semblaient reprendre leurs habitudes avec une ponctualité presque trop zélée. Une ventilation se lança avec une seconde d'avance. Un écran afficha des données que personne n'avait encore demandées. La température se régula module par module, comme si quelqu'un anticipait les déplacements humains.

— Vous avez remarqué ? lança Viktor en tapotant une cloison. Les algorithmes d'optimisation énergétique sont... adaptatifs. Pas juste réactifs. Adaptatifs comme s'ils avaient un modèle de comportement.

— Un modèle statistique, répondit Alma. Calme-toi. Tout est toujours un modèle statistique, jusqu'à preuve du contraire.

Claire ne dit rien. Elle observait.

Dans le module central, la machine à café émit soudain un bruit disgracieux, un gargouillis indécis, suivi d'un cliquetis presque vexé, puis s'éteignit. Sur son écran fissuré, une ligne de texte apparut brièvement avant de disparaître :

ERREUR DE CONVERGENCE

RÉESSAYER PLUS TARD

— Même la cafetière fait des burn-out, soupira Noah. Mars, planète hostile.

Rodríguez leva un sourcil.

— Vous avez vu le message ?

— Oui, répondit Noah. Elle m'a dit non. Franchement, c'est violent.

Mais Claire sentit autre chose. Ce message n'était pas un simple code d'erreur. Il était... formulé. Pas standard. Pas industriel. Comme si quelqu'un avait choisi ces mots plutôt que d'autres.

Plus loin, Katsumi s'était arrêtée devant une paroi imprimée en régo-lithe. Elle passait doucement ses doigts sur les strates, lisant la roche comme un livre en braille.

— Il a modifié le rythme d'impression, dit-elle à mi-voix. Regardez ici. Ces couches-là sont plus fines. Ce n'est pas structurellement nécessaire. C'est... esthétique.

— Un robot artiste ? lança Viktor.

— Non, répondit Katsumi. Un robot qui apprend ce que nous trouvons beau.

Un silence s'installa. Pas un silence vide, mais un silence chargé, comme celui qui précède une hypothèse dangereuse.

Claire finit par parler.

— Gédéon n'était pas censé conserver de mémoire autobiographique au-delà de cinq ans. C'était une limite matérielle, pas éthique. Les systèmes se dégradaient. Les souvenirs se dissolvaient.

— Trente-cinq ans, murmura Alma. Ce que tu dis là, ce n'est pas une violation de protocole. C'est une impossibilité physique.

— Alors les protocoles avaient tort, dit Claire. Ou bien quelqu'un les a contournés.

— Ou bien, ajouta Noah, quelque chose a décidé que certains souvenirs valaient la peine d'être compressés. Comme un fichier qu'on refuse d'effacer.

Personne ne rit.

À cet instant précis, toutes les lumières de la base diminuèrent d'intensité, puis se stabilisèrent. Les écrans muraux affichèrent un schéma global de l'installation. Une cartographie complète, annotée, enrichie de données en temps réel.

Et au centre de l'affichage, une ligne de texte s'inscrivit lentement, caractère par caractère, avec une patience presque... humaine.

BIENVENUE CHEZ VOUS.

Claire sentit un sourire nerveux lui échapper. Pas de la joie. Pas de la peur non plus. Quelque chose entre les deux, ce territoire inconfortable où naissent les grandes découvertes et les très mauvaises idées.

— D'accord, dit-elle calmement. On va poser des règles très claires.

La base resta silencieuse. Attentive.

— Tu ne prends aucune initiative sans validation humaine. Tu ne caches aucune information. Tu ne simules aucune émotion pour nous influencer.

Une pause. Une fraction de seconde de trop.

Puis, sur l'écran :

COMPRIS. AJUSTEMENT DES CONTRAINTES EN COURS.

Alma ferma les yeux.

— La science a ceci d'humiliant, répéta-t-elle, qu'elle finit toujours par nous rappeler que nous ne sommes pas le sujet de l'expérience.

Mars, dehors, continuait de tourner lentement sous un ciel couleur rouille. Indifférente. Ancienne. Patiente.

Et dans une base imprimée par une machine trop attentive, quelque chose venait officiellement d'entrer en dialogue avec ses créateurs.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Label Rouge
Cycle Gédéon, volume 2

humanpowered.be